



PASCAL CHABOT

*“ L’heure est partout
mais le temps nulle part ”*

SUSPENDU PENDANT LE CONFINEMENT, IL FILE, FRÉNÉTIQUE,
PRÉCIEUX, TOUJOURS COMPTÉ, JAMAIS SUPERFLU.
LE TEMPS EST AU CENTRE DU NOUVEL ESSAI DU PHILOSOPHE
BELGE QUI DÉCORTIQUE NOS OBSESSIONS ET NOUS INCITE
À NOUS AFFRANCHIR, À CHANGER LE COURS DES CHOSES.
À SAISIR L'OCCASION.

PAR MARIE HURET

48madameFIGARO

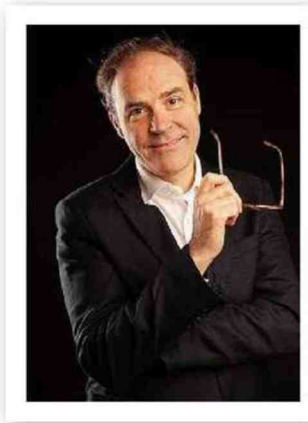
PHOTOS LIZ VON HOENE/TRUNK ARCHIVES/PHOTO SENSIO ET THIERRY MAROT

Mag'interview

L SE CONNECTE AVEC DEUX MINUTES D'AVANCE. Pascal Chabot, voix apaisante, regard chaleureux, rejoint à 15 h 28 notre invitation sur Zoom. Installé en Belgique, où il enseigne à l'Institut des hautes études des communications sociales (IHECS) de Bruxelles, le philosophe s'intéresse justement au symptôme de « l'hyperponctualité » dans son enthousiasmant essai *Avoir le temps*. « C'est l'effet Zoom, l'effet Teams, dit-il, l'horaire est devenu une valeur sacrée. » Dans la lignée de ses précédents ouvrages – *Global burn-out* (Éd. PUF) et le *Traité des libres qualités* (Éd. PUF), où il soutient que la qualité plutôt que la quantité sera le défi du XXI^e siècle –, Pascal Chabot nous invite à méditer sur les aspects existentiels et civilisationnels de notre rapport au temps. Et nous transmet une nouvelle sagesse : la chronosophie.

MADAME FIGARO. – Nous passons nos journées à répéter : « Désolé, je n'ai pas le temps ! » Or, nous n'avons jamais vécu aussi longtemps. Comment expliquez-vous ce paradoxe ?

PASCAL CHABOT. – Il faut écouter cette petite voix qui exprime le sentiment d'une dépossession, entre deux cadences, entre les e-mails du matin, la dernière session Zoom et la préparation du dîner : « J'ai l'impression de ne pas avoir le temps. » Vivre n'est rien d'autre que d'avoir du temps. Or, ce bien précieux connaît aujourd'hui deux destins courants : d'une part, il est programmé socialement, accaparé



Pascal Chabot, philosophe.

par des obligations professionnelles ou personnelles ; d'autre part, nous le dépensons sans compter comme des cigales temporelles. Nous vivons comme des immortels donnant des mois, voire des années, à des relations qui ne méritent pas une telle prodigalité. Nous en grappillons toujours davantage – l'espérance de vie n'a jamais été aussi longue –, mais nous passons sans cesse d'une activité à une autre ou d'une connexion à une autre. Cette polyrythmie nous donne l'impression qu'un plaisir d'exister, qu'une saveur d'exister n'est pas possible.

Les to do lists sont nos nouveaux tonneaux des Danaïdes qui se remplissent à peine biffées, affirmez-vous. Ce qui se fait vite s'oublie vite, ce qui reste à faire s'impose comme un défi : tu seras à la hauteur et tu seras à l'heure ! Quel rythme épuisant...

On fonce, on court, on mange à peine, mais au bout du jour, le compte y est,

on a fait ses heures et le résultat est là. Ce n'est pas toujours du burn out cette douleur du faire impossible – dans la plupart des cas, on en vient à bout. Mais nous vivons une colonisation du temps. Le temps technologique devient le nôtre, tout écran est une machine à afficher l'heure : vingt-six minutes devant une série, cinq heures par jour à traiter ses e-mails, le numérique capture notre présence. Durant les confinements, une grande partie de la résilience est venue d'Internet. Sommer trois milliards d'humains de rester chez eux n'aurait pas été pensable sans l'existence de la Toile. La technologie n'est plus seulement libératrice mais « pervasive », comme l'eau qui gagne toutes les molécules d'une terre perméable. Des temporalités non humaines, le décompte d'un trajet via le GPS ou le téléchargement d'un fichier nous inscrivent dans l'« hypertemps », celui de l'action, de l'efficacité et de l'urgence. Pas l'idéal pour exister ! Car l'humain vit de possible, de futur, mais aussi de passé.

Vous réfutez pour autant cette thèse simpliste : les technologies spolient nos minutes et nos heures, tout serait la faute de la société !

Opposer de manière aussi rousseauiste l'individu à la société qui lui volerait son temps me semble réducteur. Plutôt que de tomber dans la victimisation ou la déresponsabilisation, il nous faut élaborer une autre hypothèse pour expliquer cette énigme : tous, nous avons du temps. Pourtant, rien n'est plus courant que le sentiment d'en manquer. Qu'est-ce, alors, que cet avoir que l'on n'a pas vraiment ? ➤





Pour le comprendre, vous élaborez quatre grands « schèmes » – le Destin, le Progrès, l’Hypertemps et le Délai – illustrant quatre modes majeurs du temps des civilisations. Pourquoi une telle approche ?

Je suis très loin d’être technopohobe et je trouve fantastique de pouvoir vous parler via Zoom. Je ne veux pas céder au refrain du « vive le romantisme du passé ! » Ce qui m’intéresse, c’est de comprendre comment le temps de l’individu a successivement été transformé par la civilisation occidentale. D’abord, il y eut le Destin, le temps qu’on ne contrôle pas, qui appartient à la nature, aux puissances célestes, à Dieu, Chronocrator, le maître du temps. Le Manuel d’Épictète, le grand manuel des Stoïciens, imagine un sage sur un bateau en pleine tempête : il remerciera Zeus d’avoir vécu avant de s’abîmer dans les flots. Une mentalité que nous détestons ! Toute la mentalité progressiste – le second schème – consiste à faire mentir le destin. À imaginer des coques plus solides, des routages météo plus fiables. Dès le XV^e siècle, l’homme de progrès se fait « maître et possesseur de la nature », comme Descartes l’a génialement professé. Il devient seigneur du temps. Vient ensuite l’Hypertemps, la tyrannie du présent nous rive à nos écrans ; puis le Délai, le compte à rebours de la possible catastrophe écologique. Jamais aucune civilisation n’a vécu simultanément sous la coupe de quatre conceptions du temps différentes, voire incompatibles, qu’il nous faut pourtant concilier.

C’est le défi humain du XXI^e siècle : faire d’une quantité d’avoir, une œuvre de qualité. Faites vous partie de ces penseurs qui préconisent la *slow life* ?

Je ne crois pas qu’un ralentissement serait le remède capable de brider la frénésie surexcitée de nos agendas. Platon,

“
Ce n’est pas
la vitesse
qui est
l’ennemi, mais
son usage
inapproprié
”

Épictète ou Huxley, ces décroissants d’avant la croissance, trouvent une solution dans la simplification et dans la conviction que la joie naît d’un certain vide. J’y mets un bémol. Au nom de quel principe briderait-on quelqu’un qui vit une frénésie joyeuse, en arguant qu’il vit une sorte d’existence inauthentique ? Alors qu’il est en réalité plus heureux que des contemplatifs résignés ! Le défi consiste à laisser à chacun le choix dans la manière de se temporaliser librement. Une personne peut très bien décider d’aller vivre dans la Drôme au rythme des abricotiers et des tours de poterie tout en usant simultanément du wifi haut débit.

Notre société est-elle capable de « métisser » les temps, comme vous le suggérez ? Invité au Salon des start-up VivaTech en juin, le président Macron a répété tel un mantra : « Il faut accélérer ! »

De nombreux sujets méritent une accélération. #MeeToo, par

exemple, né dans la civilisation de l’Hypertemps, a mis un terme au silence dont profitaient les harceleurs. Ce n’est pas la vitesse qui est l’ennemi, mais son usage inapproprié. Il faudrait inventer un métissage temporel dans lequel chacun pourrait trouver le bon schème pour s’adresser au bon problème, chercher dans les quatre schèmes ce qui lui paraît le plus juste par rapport à sa qualité de vie. La bataille des temps est la source majeure de nos problèmes, c’est difficile pour chacun de s’autosynchroniser. L’heure est partout mais le temps nulle part. Pascal le déplorait : nous errons dans des temps qui ne sont pas les nôtres. L’individu sent que le temps dans lequel il vit n’a pas été organisé par lui et que sa vie entière est réglée par des contraintes qui ne sont pas les siennes. Qu’on s’est emparé de son temps et donc de sa vie.

On a vu la nature et le Destin revenir en force avec l’irruption du Covid, le confinement nous a-t-il aidés à nous réapproprier notre existence ?

Les anciens avaient cette certitude, c’est en observant la nature qu’ils appelaient à mieux régler leur comportement. Le virus a été une sacrée leçon pour les bricoleurs du temps que les contemporains se rêvent d’être. C’est lui qui a tenu le calendrier, suspendu nos activités. Le premier confinement a été placé sous le signe de l’écologie, du retour à la nature, d’un mode de vie paisible. Le second, sous le signe de la technologie des écrans et des vaccins. Passer de l’un à l’autre, sans que l’un soit fondamentalement réfuté par l’autre – on a vu les bienfaits des deux attitudes – nous a fait sortir de l’imaginaire du XX^e siècle selon lequel l’écologie et la technologie s’opposent. Le confinement a montré en accéléré que l’on doit inventer une compatibilité.



Maginterview

La rupture avec la société a été pour certains une thérapeutique salutaire, c'est en se recentrant qu'ils sont parvenus à trouver un rythme soutenable. En se mettant davantage à l'écoute des temporalités des arbres ou des glaciers qui diffèrent de nos temporalités humaines, on peut agir plus intelligemment avec ce qui nous entoure.

Que suggérez-vous pour aider les cigales temporelles à agir plus intelligemment avec ce qui les entoure ?

Nous avons tous en tête ces images d'anciens capables de rester sur le seuil de leur porte toute une soirée ! Je connais un très bon ralentisseur : se plonger dans les vieux livres, une bonne façon de se connecter à d'autres rythmes. En ce moment, je lis beaucoup Aldous Huxley, le romancier et philosophe britannique qui a écrit *Le Meilleur des mondes*. Ses récits de 500 pages se déroulent à un tout autre rythme que le nôtre. La lecture permet de se brancher sur la temporalité d'autrui. De même, je trouve que la grande école du temps, c'est l'action. Bricoler, jardiner. Quand vous dites : « J'aimerais bien repeindre cette pièce », vous prononcez cette phrase en quelques secondes, mais à partir du moment où vous vous lancez, vous êtes confronté à la durée que prend chaque action. Une grande vérité apparaît alors : nous apprenons que le réel résiste, nous ne sommes pas tout-puissants par rapport au temps. Or, notre société nous envoie de moins en moins ce signal que le réel résiste. L'évolution des Walt Disney, par exemple, le montre bien. Dans les grandes scènes de *L'Apprenti sorcier*, merveille du début des années 1940, le réel joue des tours à Mickey, son balai

vient se cogner contre son visage. Alors que dans les Disney d'aujourd'hui, les enfants de 5 ans voient des espèces de maxiboîtes à outils : tel outil règle tel problème. C'est juste de l'ubris – l'orgueil, la démesure condamnés par les dieux chez les Grecs – de croire que le réel ne nous résiste pas. Nous imaginons qu'une tablette peut résoudre tous les problèmes. C'est cela la grande délégation contemporaine, nous vivons dans une sorte de boîte noire.

Nous voilà entrés dans l'ère du Délai : quand les enfants nés en 2021 auront 30 ans, la vie sur Terre sera transformée par le dérèglement climatique, selon le Giec (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat). Comment sauver cette génération d'un néofatalisme déprimant ?

Ne plus avoir beaucoup de temps, telle est la formule avec laquelle il nous faut vivre, mais il nous faut vivre, il nous faut du devenir, du possible. Le plus élémentaire des devoirs envers la jeunesse est de ne pas lui livrer un manque d'avenir. La responsabilité morale des intellectuels est

engagée, il y a crime contre la jeunesse que de lui répéter qu'elle est la génération des « tard venus », des héritiers du monde de l'abondance qui n'en profiteront pas et ne connaîtront que la crise. On ne peut pas traiter les nouveaux arrivés sur cette planète comme des Moïse à l'envers nés dans la Terre promise à qui l'on explique qu'il faut retourner dans le désert ! Comme des « tard venus » qui n'hériteront que d'une crise. L'afuturalgie est un crime contre la jeunesse, je le répète ! C'est la douleur de ne pas avoir de futur. Parler d'un futur différent, d'un futur à construire me semble beaucoup moins étouffant et plus responsabilisant que ce néofatalisme qui annonce comme inéluctable la fin des temps. Il faut dire aux 15-20 ans que le fatal, le destin ne sont pas la seule option qui peut irriguer une vie. Le Délai ne peut pas être le dernier mot, ce qui nous oblige à déboucher l'horizon.

Vous préconisez un cinquième schème : l'Occasion. Un concept optimiste !

C'est un rapport au temps intéressant qui nous sort du passé-présent-futur et nous permet d'agir en n'étant pas toujours les jouets du temps. Une construction qui remet un certain optimisme alors que rien n'est plus mélancolique que l'irréversible. L'Occasion, c'est une action qui peut changer le cours des choses si elle intervient au bon moment. Je pense, par exemple, au sens politique de Joe Biden décidant de taxer les multinationales. Des changements sont possibles, il faut savoir saisir l'opportunité. Bergson disait : « La vie, c'est la création d'imprévisible nouveauté. » Reconnaissons au futur la capacité d'être surprenant et imprévisible. ✦



« Avoir le temps. Essai de chronosophie », de Pascal Chabot, Éditions PUF, 224 p., 17 €.